

DELRIEU F., MITTON C., SURMELY F. (2023) – *Des hommes sur le volcan : 100 000 ans d'Histoire dans le Cantal*, Saint-Saturnin, éditions de la Flandonnière, 287 p., ISBN : 978-2-491206-27-7, 28 €.

Un portrait détaillé et systématique de l'occupation humaine du Cantal, du Paléolithique à l'époque moderne, voilà ce que propose le catalogue de cette exposition présentée à Saint-Flour en 2023, puis à Aurillac en 2024. Dirigé par trois experts de la Direction régionale des affaires culturelles Auvergne-Rhône-Alpes secondés par un total de 19 spécialistes, le catalogue se structure en cinq grands chapitres collectifs, dont chacun est accompagné d'une carte de répartition des sites et d'une abondante iconographie.

Quatre préfaces, sous la plume des élus qui ont porté le projet, du Directeur régional des affaires culturelles et du Président de l'Inrap, insistent sur l'importance de telles démarches pour la diffusion des connaissances vers un large public. Elles soulignent le dynamisme de la recherche régionale, le rôle majeur que ce territoire a joué dans l'histoire des recherches au niveau national, tout comme le caractère « encyclopédique » de l'ouvrage.

L'introduction détaille l'histoire géologique du Cantal. Elle se singularise par l'activité volcanique tertiaire à l'origine du plus vaste stratovolcan d'Europe, dont le paysage a plus tard été façonné par les cycles glaciaires. Le lecteur y découvre des éléments importants pour la suite des développements. La distinction est introduite entre différentes entités géographiques et étages montagnards : les plus hautes cimes culminant à 1855 m, les plateaux basaltiques peu inclinés ou « planèzes », les vallées glaciaires qui entaillent ces plateaux, et enfin les quelques bassins sédimentaires tertiaires dont le principal est celui d'Aurillac (680 m).

Puis, le temps des pionniers de la recherche est raconté. On apprend comment se sont constituées les collections des musées régionaux, notamment sous l'impulsion de figures telles que Jean-Baptiste Rames (1832-1894). L'exposé n'oublie pas une importante controverse de l'époque : celle des « éolithes », des silex présumés taillés découverts dans des couches géologiques du Miocène, d'abord dans le Loir-et-Cher puis dans la région d'Aurillac. S'en est suivi un intense débat scientifique, jusqu'à ce que Marcelin Boule (1861-1942) ne fournisse la démonstration définitive de leur origine naturelle. Les archéologues restent très actifs jusqu'en 1914, et mènent des recherches dans des abris sous-roche des contreforts du massif et sur l'oppidum de Chastel-sur-Murat. Après une période de désintérêt pour la région pendant l'entre-deux-guerres, un renouveau de la recherche s'amorce dès les années 1940 grâce à une nouvelle génération de chercheurs. Une autre date marquante est la découverte, en 1960, de la nécropole tumulaire de Lair, sur la commune de Laurie, par des enfants qui en rapportèrent la

découverte à leur instituteur Adolphe Vinatié. Ce dernier deviendra archéologue, et identifiera plus d'une centaine de sites sur les hauts plateaux de l'est du massif. Au nord, une équipe animée par Odette Lapeyre a mené des prospections, des sondages et des fouilles. La même équipe s'est aussi intéressée au hameau médiéval déserté d'Espinasse à Collandres. Durant les mêmes années 1960-1980 se sont déroulées les premières fouilles de sauvetage, à Aurillac (temple gallo-romain d'Aron) et à Saint-Flour (agglomération gallo-romaine de Bel-Air). Enfin, l'introduction s'achève sur la recherche actuelle, avec ses programmes thématiques sur la moyenne montagne et le développement de l'archéologie préventive.

Le chapitre II, intitulé la « Préhistoire ancienne », s'ouvre sur une présentation des ressources en silex, généralement rares dans le Massif central. Le bassin sédimentaire d'Aurillac fait exception, et ses silex ont diffusé au-delà des limites du département.

Au Paléolithique inférieur ont parfois été attribuées certaines séries lithiques du bassin d'Aurillac. Elles sont aujourd'hui comprises comme des productions du Moustérien de tradition acheuléenne, et donc du Paléolithique moyen. La présentation met en avant les résultats de l'archéologie préventive, qui a permis l'étude fine de niveaux peu perturbés où la chaîne opératoire a été pleinement caractérisée. Ces recherches ont mis en évidence de véritables ateliers de taille, dont une partie de la production a été exportée, par exemple sur les communes de Laroquebrou et de Nieudan.

À la fin du dernier cycle glaciaire, à partir de - 20000 ans, les hautes terres se sont progressivement libérées des glaciers. Les occupations du Paléolithique supérieur se situent ainsi dans les vallées, mais aussi en altitude sur le site de la Bade à Collandres (1180 m). Les faunes ne sont pas conservées, ce qui entrave à la fois la compréhension des activités humaines et la datation absolue des occupations. L'étude des séries lithiques a pourtant révélé qu'elles se rapportent exclusivement au Magdalénien. La fonction des sites est ensuite discutée ; il s'agirait visiblement de haltes de chasse, même si le terme est imparfait en l'absence de restes de faune conséquents. Il n'en demeure pas moins fort probable que les sites aient été fréquentés à un seul moment dans l'année, dans le cadre d'un circuit de déplacements saisonniers entre plaine et montagne.

Après la disparition des faunes froides et une discrète parenthèse azilienne s'ouvre la séquence mésolithique. Cette période est principalement attestée sur le site de référence des Baraquettes, sur la commune de Velzic. Constitué de plusieurs abris en bordure de rivière, il a été fouillé par F. Surmely de 1992 à 1999. Les occupations relèvent de multiples étapes du Mésolithique. Les productions lithiques sont d'abord orientées, à l'étape ancienne, vers les lames bipolaires et les armatures géométriques (dont la pointe de Sauveterre). L'étape moyenne, la mieux représentée, se distingue par l'emploi de nucléus unipolaires et par les triangles scalènes. Lorsque la faune est conservée, le cortège d'espèces suggère l'exploitation de multiples biotopes. Enfin, l'étape finale est attestée

en différents lieux du Cantal, y compris en altitude ou sur des sites de plein air. Un changement profond dans les techniques de taille est intervenu, avec l'apparition du débitage par percussion indirecte. La pièce la plus emblématique est le trapèze du Martinet, dont la fonction comme armature est avérée par des fractures d'impact.

Le chapitre suivant, le Néolithique, est introduit par un survol de la « Révolution néolithique », auquel succède une présentation du découpage chronologique. Les grandes étapes sont ensuite détaillées une à une, à commencer par le Néolithique ancien, largement méconnu dans le Massif central. La fréquentation du territoire est néanmoins démontrée, comme dans d'autres massifs montagneux, par des défrichements mis en évidence par des études palynologiques menées dans les zones humides d'altitude. Le Néolithique moyen se confond, dans le Cantal, avec la culture du Chasséen dans son sens le plus large. Le site de hauteur de Chastel-sur-Murat est le plus important, avec ses mobiliers abondants riches en éléments emblématiques de cette culture : céramiques décorées avec des anses en « flûte de pan », lamelles chauffées et emmanchées en faucilles. La documentation funéraire manque, ce qui n'est pas le cas du Néolithique final, avant tout caractérisé par ses monuments funéraires de type dolmen. Ils restent malheureusement mal datés, mais on situe la majorité d'entre eux dans l'intervalle 3500-3000 av. J.-C. par comparaison avec les départements voisins. Le monument-type du Cantal est fait de deux orthostates latéraux et d'une dalle de chevet arrière, couronnés par une table qui peut peser jusqu'à 10 tonnes. La table est elle-même recouverte d'un tertre qui a souvent disparu. Les dolmens se concentrent au sud-est, sur la planèze de Saint-Flour. Aucun ossement humain assurément néolithique n'a été découvert à ce jour dans ces monuments, du fait de la mauvaise conservation des restes osseux, des réutilisations et des pillages. Les auteurs n'oublient pas, en dernier lieu, de développer la question des circulations à moyenne et longue distance au Néolithique, à travers l'exemple des silex du Grand-Pressigny et des lames de hache. La manifestation la plus flagrante de ce phénomène est l'ensemble découvert à Chastel-sur-Murat, avec des lames façonnées dans des roches tenaces et des silex originaires du Massif central, des Alpes et du Berry.

Les âges des métaux sont présentés en deux parties. La première comprend l'âge du Bronze et le premier âge du Fer. La documentation est essentiellement funéraire, avec des centaines de tertres remarquablement bien conservés en l'absence d'agriculture intensive, et visibles sur les clichés aériens. Les plus anciens de ces monuments remontent à la fin du Bronze ancien. Après un hiatus, la documentation devient à nouveau dense au VIII^e siècle, soit au Hallstatt ancien, période durant laquelle de nouveaux monuments sont érigés. Les pratiques funéraires mêlent d'abord inhumation et crémation, cette dernière ne se généralisant véritablement qu'au cours du V^e siècle av. J.-C. Du Bronze ancien au Hallstatt, les mobiliers funéraires sont majoritairement caractérisés par des influences d'Europe centrale, avec quelques exceptions notables dont un bassin étrusque en bronze découvert en

1883 à Saint-Georges. Relevons encore la découverte, à Vèze, de plusieurs foyers excavés à pierres chauffées de plan quadrangulaire datés du Hallstatt. Cette découverte est originale, car le site se trouve à plus de 1200 m d'altitude. Aux côtés de ces foyers, on y trouve des indices d'occupation domestique et des tertres funéraires.

La culture de La Tène reste méconnue dans le Cantal. Aucune nécropole n'est par exemple recensée. Dans ce contexte, la fouille réalisée en 2018 sur le contournement de Saint-Flour est une découverte majeure : elle a permis d'étudier sur une vaste surface une agglomération gauloise.

Au cours de l'époque gallo-romaine, le massif situé sur le territoire des Arvernes était principalement occupé sur son pourtour. Cette occupation de basse altitude est matérialisée par au moins neuf *villae* et une dizaine d'agglomérations secondaires. Mais les montagnes n'étaient pas inoccupées, comme en témoignent des fermes isolées attestées jusqu'à 1200 m d'altitude. Ces fermes permettaient, durant l'été, d'accéder à d'éventuels estivages. Quant à la documentation funéraire, elle comprend quelques sites intéressants mais peu étudiés, mais est dans l'ensemble surtout faite de découvertes anciennes. Le domaine religieux est tout aussi divers. Les découvertes les plus emblématiques sont le lieu de culte de la source de Font-de-Vie à Coren, le sanctuaire de plan circulaire d'Aron à Aurillac, et enfin l'imposant sarcophage ouvragé paléochrétien mis au jour en 1988 à Arpajon-sur-Cère, daté de l'Antiquité tardive.

Le dernier chapitre traite du Moyen Âge et de l'époque moderne. L'évolution des édifices seigneuriaux y est détaillée, des enceintes et mottes castrales de l'an mil aux maisons fortes, finalement rendues caduques par la pacification des campagnes au XVII^e siècle. Cette longue évolution reflète celle des besoins défensifs. Le confort s'améliore aussi, et le dernier stade voit apparaître de vastes corps de logis avec des jardins.

En altitude, l'habitat rural médiéval est remarquablement conservé, et facilement identifiable par prospection aérienne. Les établissements les plus anciens étaient habités à l'année, et donc adaptés aux hivers froids. Les maisons, semi-enterrées, étaient faites de murs épais renforcés par un bourrelet de terre. Leur entrée était protégée par un couloir extérieur, à l'abri de la neige. Ces maisons étaient soit isolées, soit groupées en petits hameaux, jusqu'à une altitude de 1300 m. L'élevage était pratiqué, tout comme la culture des céréales dans des parcelles en lanière parfois encore visibles dans le paysage. Ces habitats d'altitude ont été abandonnés antérieurement à la fin du XI^e siècle, d'après le mobilier et les dates au radiocarbone. Cet abandon serait la conséquence de la dégradation climatique du Petit âge glaciaire.

Dès le XIII^e siècle, l'estive est pleinement attestée grâce aux recherches menées sur la Planèze du Plomb. La répartition des estivages est plus vaste que celle des hameaux médiévaux, et atteint 1515 m d'altitude. Les bâtiments se simplifient dans un premier temps : sol peu excavé, plan carré, parois et couverture faites de matériaux périssables. Dans un second temps, à l'époque

moderne, les plans se complexifient avec une partition en deux pièces organisées sur deux niveaux : le logement et sa cave. Cette dernière servait à la conservation de la production laitière sous forme de fromage et de beurre.

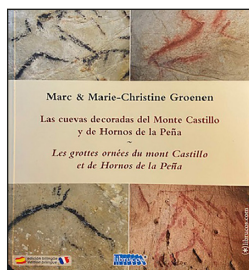
Ce dernier chapitre s'achève sur un encart consacré aux souterrains médiévaux, autrefois réputés préhistoriques. Environ soixante de ces souterrains ont été inventoriés dans le département, dont seulement quatre ont été partiellement fouillés. Situés sous les villages, ils se composent d'une longue galerie où il est possible de se tenir debout, desservie par un ou plusieurs boyaux d'accès. Leur fonction était sans doute défensive à l'origine, même si certains ont plus tard été réaffectés à d'autres usages dont la conservation des aliments.

En résumé, cet ouvrage agréable à lire est remarquable par son exhaustivité et la qualité de ses illustrations. Il s'adresse à des publics très variés, et offre de multiples niveaux de lectures. Familiers ou non avec le terrain d'étude, les étudiants et les professionnels de l'archéologie y découvriront un bilan documentaire actualisé,

suivi d'une bibliographie de plus de 200 références. Les préhistoriens, en particulier, trouveront leur intérêt dans chaque chapitre, y compris dans les pages consacrées à l'architecture vernaculaire médiévale. L'ouvrage, illustré de nombreuses restitutions de scènes de vie, s'adresse tout autant à une audience plus large ; il révèle un passé encore largement ignoré du grand public, le tout présenté de manière très pédagogique. La table des matières est enfin animée par un véritable fil conducteur : l'occupation humaine d'un massif de montagne. Chaque contribution s'efforce de détailler comment les différents étages montagnards se sont complétés dans le passé, d'un point de vue matériel et économique. Cette problématique, développée sur un temps aussi long, se révèle passionnante au vu de la diversité des solutions et adaptations retenues par les populations du passé.

Loïc JAMMET-REYNAL

Direction de l'archéologie et du Patrimoine, Lausanne
UMR 7044, Strasbourg



GROENEN M. et M.-C. (2023) – *Les grottes ornées du Mont Castillo et de Hornos de La Peña*, Editions Librucos, 160 p., ISBN : 978-8412729825, 22 €.

Marc et Marie-Christine Groenen, publient aux Editions Librucos un manuel bilingue en espagnol et français intitulé *Les grottes ornées du Mont Castillo et de Hornos de la Peña*.

Préfacé par Roberto Ontañon Peredo, directeur du musée de Préhistoire de Cantabrie, l'ouvrage affiche d'emblée son ambition pédagogique : il s'adresse à un large public et situe le contexte historique du sujet par deux chapitres d'introduction rappelant les grandes étapes de la préhistoire humaine et la succession des principales civilisations du Paléolithique récent européen.

Cet ouvrage de 156 pages, est un album d'agréable présentation, illustré de photographies des milliers de peintures et gravures pariétales que les deux auteurs spécialistes d'art préhistorique (Marc Groenen est professeur de préhistoire à l'Université de Bruxelles) étudient depuis plus d'une vingtaine d'années... Le mont Castillo situé en Espagne Cantabrique rassemble plusieurs grottes ornées : il est un des plus importants centres d'art pariétal paléolithique en Europe.

La grotte du Castillo, elle-même, renferme à la fois un gisement archéologique datant de l'Acheuléen à l'âge du Bronze, fouillé par des générations de préhistoriens depuis plus d'un siècle et un exceptionnel ensemble de figurations pariétales. Les auteurs du livre recensent en effet, dans la grotte du Castillo 2 563 motifs gravés, peints ou sculptés dont 540 motifs figuratifs – surtout des biches, bouquetins et chevaux – et 84 mains négatives (p. 37) !

Le Castillo a fourni dix-huit dates au radiocarbone montrant que les motifs pariétaux s'échelonnent entre 10 000 et 17 000 ans BP ce qui établit l'utilisation principale des parois pendant le Magdalénien mais « l'abondance des mains négatives indique également que la grotte a été utilisée au Gravettien » (p. 37). Ces données situent la grotte du Castillo parmi les grottes ornées paléolithiques européennes les plus riches et les mieux datées. Les peintures pariétales de Lascaux même n'ont pas produit de datation directe au radiocarbone !

La grotte du Castillo a fourni non seulement des œuvres pariétales mais également de l'art mobilier parfaitement daté dans les couches stratigraphiques du gisement d'entrée « encore en cours de fouille » : c'est ainsi que les fameuses « biches striées » de l'art cantabrique mobilier et pariétal, sont ici datées stratigraphiquement du Magdalénien inférieur cantabrique, le Castillo étant le « marqueur régional » pour ce célèbre motif (p. 37). Le lecteur découvre ainsi que les très belles biches striées salle A du Castillo, magnifiquement reproduites par les figures n° 15, sont magdaléniennes !

Par ailleurs sur le sol de la grotte a été découverte une exceptionnelle « empreinte de pied chaussé », une empreinte de pied d'enfant avec son mocassin de peau, alors que les empreintes de pied sur le sol des grottes ornées (des Pyrénées ou du Quercy) sont des empreintes de pieds nus.

La richesse, la diversité des œuvres pariétales du Castillo sont présentées dans cet ouvrage par de belles planches photographiques parfois accompagnées par des photographies retravaillées dont les motifs – surtout les gravures – ont été retracés en blanc pour les rendre parfaitement visibles. L'exemple le plus parfait de ces photographies travaillées étant le « bouquetin quadrillé » de la figure 31.